

Olivier Roller

Articles de presse sélection

CB News

Le Figaro

Le Nouvel Echnomiste

Le Nouvel Observateur

L'Alsace

El Mundo (ES)

Le Figaro

Corriere Delle Sera (IT)

« AUJOURD'HUI, CELUI QUI MAÎTRISE L'IMAGE MAÎTRISE LE DISCOURS »

« CB News » entame cette semaine, avec le photographe Olivier Roller, une série de portraits consacrée aux dirigeants des médias français qui s'inscrit dans la droite ligne de son travail autour des hommes de pouvoir.

CBN : D'où vous est venue l'envie de travailler sur le thème des hommes de pouvoir ?

O. R. : La genèse du projet est la série de portraits des ministres du gouvernement de François Fillon que j'ai réalisée en 2007, à l'issue de l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République. Je souhaitais à l'origine prendre en photo des personnalités dont on entend toujours parler, mais qui disparaissent parfois très vite de la circulation quand leur fonction s'achève. Si le pouvoir est immuable, les hommes de pouvoir, eux, sont friables. Il y a une disproportion fascinante entre l'afflux d'images que l'on nous livre sur ces personnalités et le fait que rien ne reste d'elle. Ce que je souhaite photographier, c'est donc un pouvoir en mutation, en suspens.

CBN : Le pouvoir consomme donc inéluctablement ceux qui l'exercent ?

O. R. : Exactement. Face au temps, les hommes de pouvoir savent qu'ils ont perdu. C'est ça que je veux aller chercher au fond d'eux.

« CE QUE JE SOUHAITE PHOTOGRAPHIER, C'EST UN POUVOIR EN MUTATION, EN SUSPENS »

CBN : Vous parlez beaucoup des hommes de pouvoir. Très peu des femmes. Celles-ci vous intéressent moins ?

O. R. : Loin de là, mais c'est un fait que le pouvoir est, en France, très majoritairement entre les mains des hommes. Quelques femmes sont présentes dans la série que j'ai réalisée sur les politiques (Michèle Alliot-Marie, Roselyne Bachelot, Rachida Dati...), mais, par contre, aucune dans celle consacrée aux publicitaires. Mais ces derniers sont totalement misogynés

et l'assument d'ailleurs parfaitement [rires].

CBN : Le pouvoir des médias, que l'on qualifie d'ailleurs volontiers de « 4^e pouvoir », vous fascine-t-il autant que le pouvoir politique ?

O. R. : Il ne m'interpelle pas de la même façon. Je m'interroge d'ailleurs : le pouvoir médiatique est-il un pouvoir ou un contre-pouvoir ? Un peu des deux, nécessairement. Sur le plan humain, je constate que les patrons de presse que je rencontre sont passionnés par leur job. Ils ont l'œil qui pétille quand ils en parlent, et c'est agréable de voir ça. Ils ont en plus un côté vieil

ado qui m'amuse énormément. Face à mon objectif, ils sont davantage sur la réserve que les politiques qui, eux, sont des professionnels de l'image et qui ont, pour ceux qui sont au sommet de la hiérarchie, un charme naturel qui capte immédiatement la lumière. On dit souvent que celui qui maîtrise l'image maîtrise le discours. Il n'y a rien de plus vrai. À ce sujet, les choses ont profondément évolué puisque, auparavant, on disait qu'il fallait maîtriser le mot pour maîtriser le discours.

CBN : Vous faut-il bousculer un peu ces dirigeants pour obtenir ce que vous cherchez ?

O. R. : Pour certains, oui. Parce que, aujourd'hui, tous les hommes de pouvoir ont une idée bien précise de leur image : ils veulent imposer leur sourire, se mettent dans des postures stéréotypées et veulent nous imposer leur dispositif. 90 % des photos que l'on nous délivre sont des photos de communication ou d'information parfaitement insignifiantes. Ce que je recherche, moi, c'est tout l'inverse. D'ailleurs, cela ne me déplaît pas d'être dans un rapport de force avec ceux que je photographie. Quand quelqu'un résiste lors d'une séance, je suis à peu près sûr de réussir la photo car c'est à moi d'exercer un certain pouvoir sur lui afin qu'il me donne ce que je veux.

CBN : Vous photographiez donc votre propre vision du pouvoir ?

O. R. : En quelque sorte, oui. Finalement, j'en arrive à photographier mon propre fantasme du pouvoir.

Propos recueillis par Tanguy Lederc

► Premier portrait : Jean-Luc Hees, président de Radio France. À découvrir p. 21



Le mobilier national fait décoller la tapisserie

CHRONIQUE Outre les restaurateurs qui exposent leur savoir-faire à la Galerie des Gobelins, à Paris, le photographe Olivier Roller redonne vie aux plus belles pièces anciennes.



On connaît Olivier Roller comme le photographe des figures de pouvoir : ministres, patrons de presse, grands financiers, et même le président de la République – sans oublier quelques écrivains – composent sa Comédie humaine, une galerie sans pitié, à la limite de la caricature parfois. Des visages nus, en pleine lumière. On le savait aussi passionné par l'histoire, en particulier celle de la Rome antique. Il a fait passer sous ses spots sans pitié le buste de César et le visage cabossé de Lucius Verus. Nul ne l'attendait photographiant, avec toujours ses effets de réel et de gros plan, les tapisseries, avec leur grain, leurs fils, leurs marques d'usage...

À la Galerie des Gobelins, en ce moment, on peut voir les meilleurs artisans de France travailler en public à la restauration de fauteuils historiques, de bronzes et de tapisseries justement : c'est mieux qu'une exposition, une initiation, pour découvrir comment on maintient vivants les trésors des palais

nationaux, du mobilier de Napoléon à celui du bureau de François Mitterrand. C'est l'historien de l'art Marc Bayard qui a pensé à Roller pour une installation spectaculaire, dans une salle obscure, en haut de l'escalier.

L'artiste a créé un ruban photographique, lumineux, véritable installation où s'enchaînent des détails de tapisseries. Roller, qui aime les marques du temps et les signes du pouvoir, est ici à sa place. Les tapisseries qu'il a photographiées sont au Palais Farnèse, à l'Élysée, dans les réserves du Mobilier national justement, elles ont chanté la gloire de Louis XIV, orné les conférences de presse du général de Gaulle, ou servi de cadeaux diplomatiques. Elles racontent la vie politique. Il a choisi des visages violents, des corps tordus par la douleur, des mains qui implorent.

La légende des hommes

En pénétrant dans cette salle, on ressent un éblouissement qui renvoie à ce qu'ont pu ressentir les lissiers quand les immenses pièces qui composent ces tentures tombaient du métier, ou quand on déployait pour la première fois les grands sujets cinématographiques dessinés par Le Brun pour le Roi-Soleil. Pari réussi de manière stupéfiante. Rien n'est plus difficile que de



« L'État du monde » un ruban photographique, lumineux, où s'enchaînent des détails de tapisseries qui racontent la quête du pouvoir. OLIVIER ROLLER

photographier des tapisseries anciennes, un peu déteintes. Roller ravive non seulement leur éclat mais leur sens, il déroule la légende des grands hommes et les blessures du temps. Elles sont des morceaux de passé, abîmés et sublimes, elles rejoignent dans l'œuvre de Roller – qui de photographe devient, ici, sculpteur d'espace – les

visages des consuls antiques et les rides, la couperose, les petits plis autour des yeux qu'il a impitoyablement notés chez les actuels maîtres du monde. « L'Esprit et la main. Héritage et savoir-faire des ateliers du Mobilier national », Galeries des Gobelins (Paris XIII^e), jusqu'au 17 janvier 2016 et carte blanche à Olivier Roller, jusqu'au 26 juillet.

Il photographie le pouvoir

vendredi 2 octobre 2009, par Emmanuel Lemieux

Le photographe Olivier Roller s'est lancé dans une grande entreprise : saisir les hommes de pouvoir dans toute leur vanité, leur puissance et leur chute inévitable. De la statue mutilée d'un Jules César au sourire vainement people d'une Rachida Dati.



Mais qui est à côté d'Olivier Roller ?

Dans son atelier, près de la République, de belles têtes blanchies éclatent sur fond noir. Eclats de puissance et de violence pure. Même agrandies sur des panneaux, même cadrées au plus près, ces photographies de têtes constituent des énigmes de pouvoir. Elles ont appartenu à des fauves politiques. Ils ont fait trembler les peuples. Ils ont tisonné l'histoire. Ne restent plus que des effigies de pierre malade. Cette tête-là de Jules César a été retrouvée au fond d'un puits d'une île sicilienne, 2000 ans après qu'on l'ait jeté dans la boue. Celle de Caligula plisse ses lèvres sur des secrets de sang. Celle de Drusus Mineur est pareille à un lutteur au nez fracturé et au regard blême.

Lorsque le Louvre lui a commandé une exposition sur les statues d'empereurs romains conservées dans les salles ou les coursives du musée, Olivier Roller était loin de se douter qu'il entreprendrait un périple photographique et intellectuel inattendu. Un voyage au bout du pouvoir.

Depuis, ce collaborateur de Libération et du Monde photographie le pouvoir, tous les pouvoirs : politique, économique, médiatique, intellectuel ou spirituel. "Mon travail veut montrer le pouvoir, en France, au début du XXIe siècle, commente-t-il. Plus exactement, ces photographies montrent des hommes de pouvoir. Ce qui n'est pas la même chose. Si le pouvoir est immuable, les hommes de pouvoir, eux, sont friables."

Ce sont les statues qui l'ont le plus intimidées. Il a fallu que Roller les arrache à l'obscurité, les extirpe de l'oubli, réactive un peu de leur gloire passée. L'éclairage particulier et surtout l'oeil griffé d'Olivier Roller ont réveillé ces fantômes. Avec leur nez brisé, leurs pommettes cisaillées, leur cou coupé et reposé sur des bustes abimés, ils représentent désormais le tragique du pouvoir. La promotion impériale de ces figures puissantes de Rome, disséminées au quatre coins des provinces soumises, n'est plus qu'un lointain souvenir. Ces objets de propagande ne sont plus que des mythologies mortes, bonnes pour une méditation que le photographe a proposé cet été lors d'une exposition en Arles intitulée "Figures romaines". Cet ordre politique de l'Antiquité entretient des liens brûlants avec la communication politique et le "story-telling" d'aujourd'hui.



Les perdants et les perdus



Rachida Dati

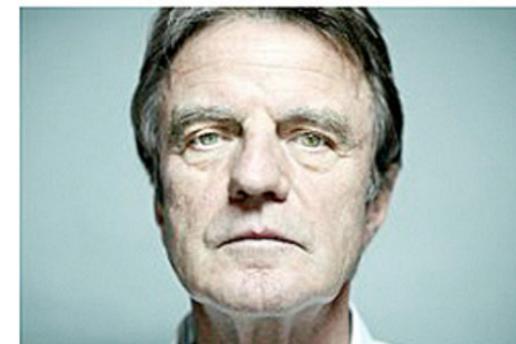
Portraitiste dans l'âme, ne concevant une rencontre avec son sujet que dans "un corps à corps" et "un rapport de force" singulier, Olivier Roller lui aussi est un guerrier. Un guerrier pas belliqueux mais qui aura bien la dernière photographie de cette rencontre : à l'arraché, à la conviction ou avec séduction, c'est selon les figures de pouvoir.

"Dans cette époque de com intensive, tous les hommes de pouvoir ont une idée précise de leur image en self-

contrôle. Ils veulent imposer leur sourire, se mettent dans des postures stéréotypées. Une grande partie de mon travail, et peut être quasiment tout mon travail, consiste à lutter contre cette tendance" explique-t-il. En photographie comme dans les rapports de pouvoir, on appelle cela "recadrer".

Dans ce corps à corps, certains, peu au fond, ont voulu tenir tête au photographe. Rachida Dati s'est démenée jusqu'au bout pour afficher son pouvoir d'email et de people. Résultat : en un 250ème de seconde, Roller a saisi le descellement du visage, l'instant exact où il veut se reprendre dans un automatisme du sourire et devient mort-vivant à la grimace d'écorchée vive.

D'autres se sont laissés aller tel Bernard Kouchner, la veille de sa nomination au titre de ministre des affaires étrangères : l'acide de la mélancolie semble le ronger.



Bernard Kouchner

Le pouvoir est multiple, la sensation est unique : malgré la cruauté -ou peut être à cause de cela- ils sont de plus en plus de ministres, publicitaires, conseillers, patrons de presse ou encore publicitaires à consentir à se laisser "rolleriser" dans leur nudité la plus crûe et la plus surprenante. La série des hommes de pouvoir publicitaire est à cet égard édifiante : les princes flamboyants des années 1980 sont devenus des seigneurs vaincus, délavés et régressifs. Claude Séguela, avec ou sans Rollex, est une bougie fondante.

Ce que sait obtenir Olivier Roller au fond d'eux-mêmes, est le terrible secret ésotérique des initiés de la puissance : face au temps, l'homme de pouvoir, le vrai, sait qu'il a perdu.

Repères :

A visiter : www.olivierroller.com

A lire : Story-Telling saison 1, de Christian Salmon, Les Prairies Ordinaires, 184 p., 12 euros

Dans l'objectif d'Olivier Roller

Bas les masques !

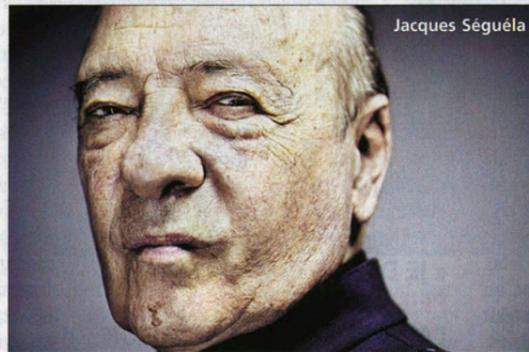
Dans ses clichés, les célébrités ont leurs boutons, leurs rides et leurs bosses. Le photographe les rend « vrais » et ça plaît. Il est désormais du dernier chic de se faire « rolleriser »

Elle a lutté comme la chèvre de M. Seguin. Et, têtue, s'est obstinée à sourire, de ce sourire hollywoodien qui a fait d'elle la reine people de l'arène politique et la chouchoute des photographes. Problème : Olivier Roller n'en voulait pas. Il a alors attendu, attendu... Jusqu'à ce que le sourire se fige dans une grimace forcée. Clac. La photo, impitoyable, est sans doute celle qui a le mieux saisi Rachida Dati. « *Après, évidemment, j'ai été persona non grata au ministère de la Justice* », rit-il.

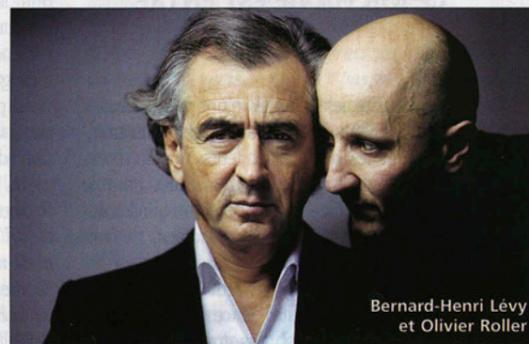
Kouchner, Dati, Séguéla, Minc, BHL... il les a tous emprisonnés dans son objectif. Le photographe Olivier Roller, 38 ans, est devenu l'œil du pouvoir. Le portraitiste de la nomenclature française. Par fascination ou répulsion ? « *Ce sont des gens qui n'ont pas l'habitude de perdre le contrôle. Donc tout mon boulot pendant une séance, c'est de renverser ce rapport de domination. Et d'attraper ce moment où ils lâchent prise* », analyse-t-il. Dans un monde envahi par le glamour, le Botox et la retouche Photoshop, qui transforme les icônes de papier glacé en des séries de clones façon « le Meilleur des mondes », Roller détonne. Lui, c'est l'anti-Annie Leibovitz. La photographe fétiche de « Vanity Fair », qui a shooté Gorbatchev pour Vuitton, est la reine pour sublimer ses sujets. Roller, lui, les « désublime ». Il radiographie, découpe, scanne. Froidement. « *Ses photos sont certainement plus belles que les miennes, mais moi, ce qui m'intéresse, c'est la justesse. Mes clichés ne sont pas là pour servir un plan com.* » Pas de danger. Avec Roller, le « photographe protestant », comme il dit drôlement (il vient de Strasbourg et reste imprégné de sa « culture luthérienne »), on est dans l'anti-bling-bling. Il y a des rides, des boutons, des bosses, une lu-



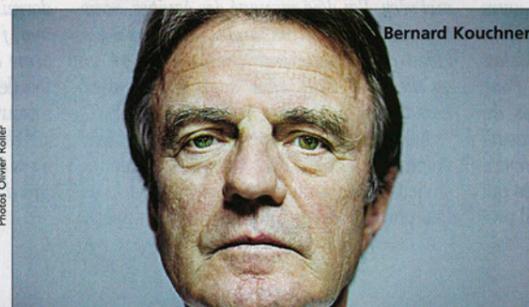
Rachida Dati



Jacques Séguéla



Bernard-Henri Lévy et Olivier Roller



Bernard Kouchner

mière blafarde qui creuse les traits – « *deux néons de cuisine à 14 euros !* » –, un fond noir austère. Surtout pas de sourire : « *Une convention qui est née après la Seconde Guerre mondiale ! Avant, dans les photos, et même les portraits de peintres, les gens faisaient la gueule.* » Le résultat est étonnant. Cru et beau à la fois. « *Alors que l'époque est au lisse, au joli, lui, il fait du hardcore*, dit Laurent Abadjian, chef du service photo de « Télérama », qui l'a fait débiter quand il œuvrait à « Libération ». *Certains ne le supportent pas : Dominique Blanc refuse désormais d'être photographiée par lui...* » Les hommes ne sont pas moins douillets quand on touche à leur image. Comme Pascal Bruckner : « *J'avais l'impression de voir ma mère*, dit Roller. *J'ai fait ressortir sa féminité. Il n'a pas apprécié.* » Ou BHL, figé en empereur romain vieillissant : « *L'image des gens se cristallise à un âge. Pour BHL, c'est 40 ans. Je voulais casser cela. Et me libérer du mythe.* »

Un sacrilège dans un monde où l'image fait partie intégrante du « story telling ». « *Aujourd'hui, les people sont des produits. Les actrices, par exemple, sont toutes devenues des égéries de marques*, note Laurent Abadjian. *Elles choisissent leurs photos, tout est retouché et contrôlé à l'extrême. Récemment, on a fait shooter Halle Berry : elle ne pouvait pas lever le bras sans demander l'autorisation à son publicist [chargé de com] ! Tout le monde veut contrôler son image. Même les politiques, qui commencent à avoir des photographes attirés pour avoir des clichés plus flatteurs.* » On se rappelle Ségolène Royal qui avait interdit qu'on la shoote en train de manger pendant la présidentielle ! Portraitiste des people, Roller affirme ne pas appartenir à cet univers : « *Je ne les connais pas.* » Il peut photographier librement Carine Roitfeld, la patronne de « Vogue France », parce qu'il est « *le seul à ne pas vouloir bos-*

ser pour elle ». A la fin de la séance, Roller, comme à son habitude, a posé avec la dame. Comme Hitchcock, qui faisait toujours une apparition dans ses films, le photographe s'immortalise systématiquement auprès de ses sujets, tel un marionnettiste et son pantin. « *Je les déstabilise, je colle ma tête contre eux. Je capte des expressions incroyables comme cela.* » La grande prêtresse de « Vogue » est restée coite quand Roller lui a saisi sa chevelure coiffée à prix d'or, et l'a plaquée sur son crâne lisse comme un œuf pour en faire un postiche ! Aujourd'hui, elle harcèle tout « Libé » – du service photo jusqu'à son PDG Laurent Joffrin – pour censurer les clichés de la séance. Le journal refusant de céder, l'article a été annulé.

Qu'importe, la photo de Roitfeld ira rejoindre les inédits dans la série des gens de pouvoir signée Roller. Un travail personnel et non rétribué. Mais qui lui a permis de commencer à se faire un nom. Aujourd'hui, il est désormais du dernier chic de se faire « rolleriser ». « *Pour la dernière série sur les patrons de la pub, certains ont appelé pour faire partie du casting* », dit Olivier Ripoll, agent du photographe. Seul Maurice Lévy, obsédé du contrôle, a refusé. Les autres

« JE LES DÉSTABILISE, JE COLLE MA TÊTE CONTRE EUX. JE CAPTE DES EXPRESSIONS INCROYABLES COMME CELA », DIT OLIVIER ROLLER.

ont pris le risque. Dur, dur. Eric Tong Cuong : « *Un vrai coup de poing dans la gueule. J'ai mis du temps à digérer cette image.* » Jacques Séguéla : « *Cette photo, c'est vraiment effrayant si c'est l'image que je donne de moi. Il faudrait que je l'accroche chez moi pour me répéter tous les matins : non, ne ressemble pas à ça* » (1). Séguéla, le vieux routier de la pub, ne pensait pas se faire avoir par Roller. Il a refusé de venir au studio du photographe. Monsieur Rolex souhaitait poser dans son bureau. Roller a préféré l'entraîner dans le réduit de la photocopieuse. Puis lui a demandé de s'asseoir sur une poubelle renversée. « *Au début, il faisait un peu le kéké, enchaînait les poses, les mimiques. Puis il s'est calmé.* » Version de Séguéla : « *C'est une psychanalyse en direct. Il n'a pas arrêté de me saouler de paroles, de me tourner autour.* »

Aujourd'hui, Roller s'attaque au CAC 40 : Vincent Bolloré et tout le comité de direction de la Société générale et s'immerge dans l'univers des traders. « *Avec la crise en Grèce, beaucoup de mes sujets ont passé pas mal de nuits blanches. Cela va me faire de super visages ! Ces types ressemblent à des vieillards avec des regards d'enfants.* » DOAN BUI (1) Magazine « De l'air ».

Tronches de pouvoir à la Filature

Au premier abord, il y a quelque chose d'effrayant dans les *Figures de pouvoir* d'Olivier Roller, exposées dans la galerie de la Filature depuis hier. Des visages sans fard et sans sourire, d'une dureté redoutable.

Des modèles qui, tous, revendiquent le pouvoir, c'est la raison de leur participation au projet. L'objectif du photographe, lui, est de vaincre la communication toute puissante qui règne en maître dans la société contemporaine et qui fabrique savamment des images conformes à la fonction.

Olivier Roller prend le pouvoir sur ses modèles et s'attaque à ceux qui justement, sont aux mains des communicants. Son caractère facétieux l'incite à pousser le défi jusqu'à photographier les communicants eux-mêmes, ces maîtres du monde qui dictent les règles du paraître. Le portrait de Jacques Séguéla qui renonce ici à sa Rolex pour un Roller, est à lui seul un monument.

Partagés entre la crainte de faire tomber le masque – l'artiste a plus d'un tour dans son sac pour gratter le vernis – et l'impérieuse nécessité d'entrer dans cette galerie de portraits qui doit faire l'Histoire (En être ou pas), ces décideurs politiques ou économi-

ques se jettent dans l'arène de ce drôle de petit fauve qui cherche à les avaler tout crus au bout de l'objectif. On est dans un rapport de force complexe, entre défiance et empathie. Le résultat est hallucinant. Que reste-t-il lorsque l'illusion s'éloigne ? Devient-on un individu ordinaire ou garde-t-on la trace, dans chaque détail du visage photographié de très près, la marque indélébile de l'autorité ? Confrontées à des portraits d'empereurs romains qui dormaient au Louvre, ces *Figures de pouvoir* sont fascinantes.

Olivier Roller restitue des visages d'une nudité presque inconvenante – la seule partie visible du corps peut être aussi la plus intime – et même lorsqu'on perçoit chez les modèles une résistance acharnée, la plupart sont... vaincus. Ils finissent par baisser la garde. Dévoilant, contre leur gré, ce qui fait d'eux, pourtant... des êtres (enfin) humains. Comment réagissent-ils ? « *Généralement, ce sont leurs femmes qui me haïssent !* », confie le photographe. Olivier Roller s'est déjà fait traiter de salopard, mais il arrive aussi qu'il entretienne avec ses modèles des relations courtoises, voire amicales.

Frédérique Meichler



Olivier Roller expose, entre autres figures de pouvoir, la figure maternelle.
Photo Darek Szuster

ART

Olivier Roller passe un cap

Tandis qu'un livre dresse le bilan de deux décennies de portraits réalisés pour la presse, le Strasbourgeois Olivier Roller expose pour la première fois, à Paris, une œuvre d'art plus plastique que photographique.

Olivier Brégeard

Dans la continuité de son travail sur les figures du pouvoir, qu'il avait présenté à Mulhouse à l'automne 2013, le photographe strasbourgeois Olivier Roller souhaitait « shooter » les tapisseries du palais de l'Élysée. Renvoyé vers le Mobilier national pour en obtenir l'autorisation, il a rencontré Marc Bayard, en charge des « cartes blanches » octroyées régulièrement à des artistes lors des expositions organisées par cet établissement qui meuble les bâtiments officiels de la République, en puisant dans sa prestigieuse collection. « *Quand, en octobre dernier, il m'a rappelé pour me proposer la prochaine carte blanche – après notamment Pierre et Gilles et Yan Pei-Ming – j'ai évidemment dit oui !* », raconte-t-il.

Un défi relevé avec l'alsacien Barrisol

L'espace proposé – le Salon carré de la galerie des Gobelins – l'a conduit à montrer autre chose que ses photographies, pour tenter d'aller vers le volume. Au réveil



Dans le Salon carré de la galerie des Gobelins, à Paris, Olivier Roller pose devant l'installation qu'il a conçue avec Barrisol pour la « carte blanche » que lui a accordée le Mobilier national. Photo Olivier Roller

sur une plage du Portugal où il séjournait, lui vient alors l'idée d'une vague, un ruban enroulé sur lui-même, un fil brisé, suspendu dans le vide. « *Le budget était fixé, il a fallu trouver comment réaliser la chose...* »

Un an plus tôt, lors de l'exposition que lui avait consacrée La Filature, Olivier Roller avait sympathisé avec Jean-Marc Scherrer, le patron du groupe Barrisol (qui, pour l'occasion, avait imprimé une des images du photographe sur une immense toile tendue). « *Je lui ai proposé de relier son savoir-faire à la quintessence du goût à la française, et il a dit banco !* » À Kembs, le service recherche et développement a dû phosphorer pour accou-

cher d'une toile imprimée de 15 mètres de long par 5 mètres de haut, tendue sur un cadre en aluminium torsadé, dissimulant des leds pour le rétro-éclairage.

La toile reproduit des détails de tapisseries du XVII^e siècle, photographiées à l'Élysée, à Matignon, au Louvre et dans les collections du Mobilier national. « *Des trésors nationaux, dont certains, précieusement conservés, ont été déroulés exceptionnellement pour moi pendant deux heures. Les conservateurs eux-mêmes ne les avaient jamais vus ! C'était très émouvant, d'être ainsi projeté quatre siècles en arrière...* »

Avec cette œuvre présentée dans

le cadre de l'exposition « L'esprit et la main », visible jusqu'à la fin du mois de juillet, Olivier Roller a l'impression d'avoir passé un cap : « *J'ai quitté le genre photographique pour le genre plasticien.* »

Quitter l'éphémère journalistique

Ce n'est pas un hasard si son ami Bruno Chibane, l'éditeur strasbourgeois qui a contribué à « lancer » sa carrière, vient de publier un magnifique ouvrage résumant ses vingt premières années de travail. *Visage. Mis à nu* réunit 200 portraits, genre dont Olivier Roller s'était fait une spécialité, d'abord pour la revue cinéphilie *LimeLight* du même Chibane, puis pour *Libé-*

ration, *Le Monde*, *Télérama*... « *C'était ma vie d'avant, celle d'un photographe qui travaille à la commande pour tous les types de presse. Des moments très forts, mais toujours éphémères...* »

Lui qui n'a pas connu son père, et est « obsédé » par l'absence de mémoire familiale, s'est créé des parentés multiples au fil des rencontres. Écrivains, cinéastes, metteurs en scène, comédiens, chanteurs, figures de la mode, journalistes, il a immortalisé ceux qui ont façonné sa génération, les quadras d'aujourd'hui. Plusieurs de ces personnalités témoignent, dans l'ouvrage, « *de ce que signifie d'être photographié par un photographe* », dans un monde de selfies, d'images bâclées ou volées.

Arrivé au terme de cet exercice,

Olivier Roller a éprouvé le besoin de s'inscrire dans la durée, avec ce livre, mais aussi en passant à un autre rythme, une autre dimension. Cet été à Arles, de nouveau en collaboration avec Barrisol, il présentera un travail historique, sur la pierre...

LIRE *Visage. Mis à nu. Olivier Roller. Regards sur 20 ans de portraits*, sous la direction de Bruno Chibane, éd. Chic Médias, 49 €.

VOIR « L'esprit et la main. Héritage et savoir-faire des ateliers du Mobilier national », galerie des Gobelins, 42 avenue des Gobelins à Paris. Site internet : www.mobiliernational.culture.gouv.fr

RENCONTRER Lundi 13 avril à 20 h, à la librairie 47° Nord, Maison Engelmann à Mulhouse. Réservations : tél. 03.89.36.80.00 ; librairie@47degresnord.com.

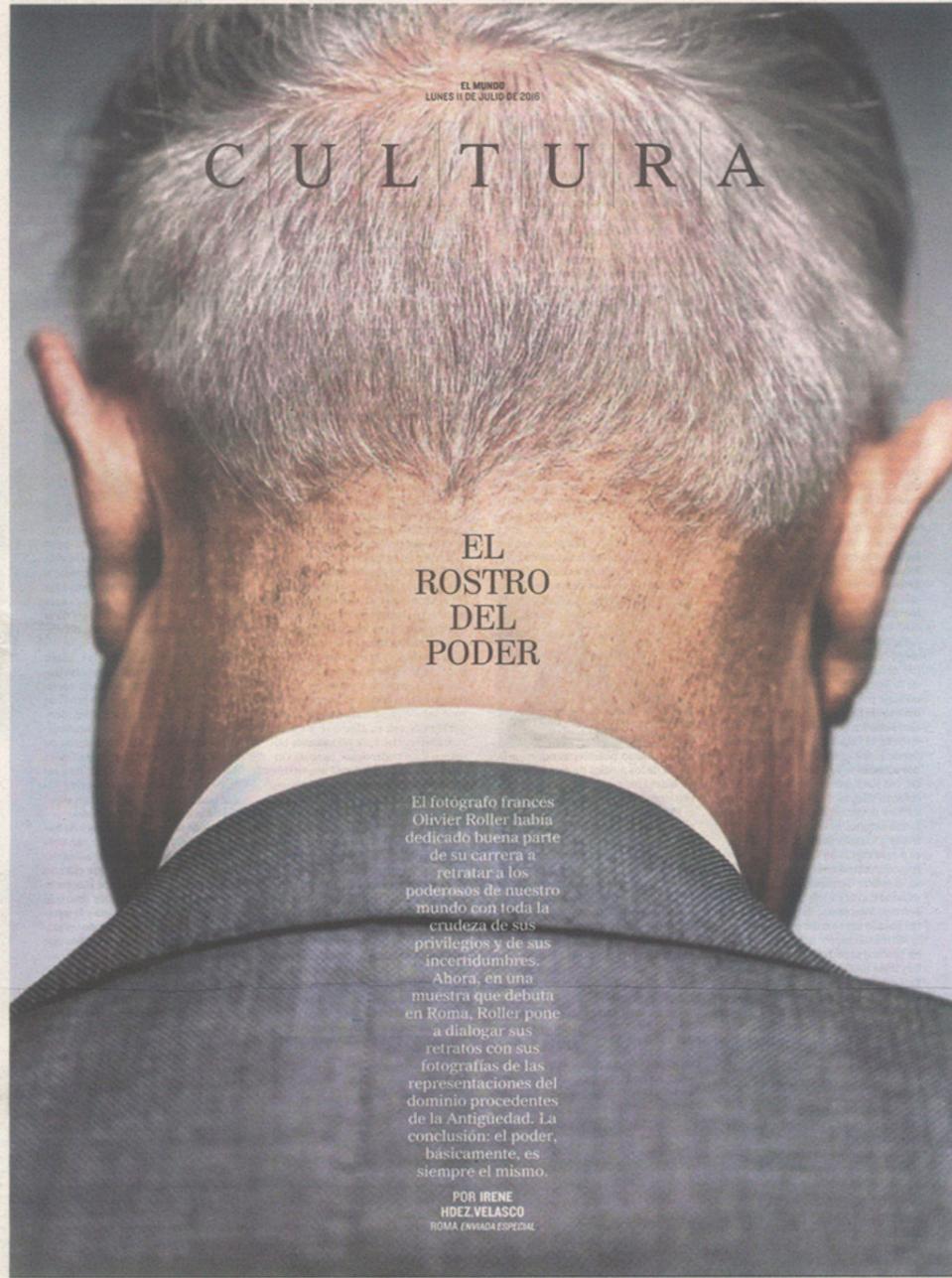
De l'esprit d'Olivier Roller à la main de l'artisan

Les gros plans de tapisserie enchaînés par Olivier Roller sur la toile Barrisol rejoignent son œuvre sur les marques de l'âge sur les visages des hommes de pouvoir : l'usure, les imperfections, le long travail du temps. Autant dire que cette spirale est plus qu'un écho à l'exposition dans laquelle elle s'insère comme dans un écrin. « L'esprit et la main » est la première présentation par le Mobilier national du travail de ses ateliers de restauration.

À œuvres magnifiques, minutieux artisanat pour pérenniser le patri-

moine. Non pas gommer l'histoire, mais en conserver les traces, l'esprit. La scénographie de module en module permet de découvrir les restaurateurs au travail, prêts à répondre aux interrogations du public. Le patrimoine et ses gardiens – qu'il s'agisse des métiers du textile, des matériaux contemporains, du bois ou du bronze – sont mis en valeur afin que l'on comprenne intimement que les gestes des uns sont tout l'esprit de l'autre. Et n'est-ce pas ce savoir-faire que glorifie Olivier Roller, à sa façon ?

O.C.



CULTURA

EL ROSTRO DEL PODER

El fotógrafo francés Olivier Rolier había dedicado buena parte de su carrera a retratar a los poderosos de nuestro mundo con toda la crudeza de sus privilegios y de sus incertidumbres. Ahora, en una muestra que debuta en Roma, Rolier pone a dialogar sus retratos con sus fotografías de las representaciones del dominio procedentes de la Antigüedad. La conclusión: el poder, básicamente, es siempre el mismo.

POR IRENE HÓEZ VELASCO
ROMA. ENVIADA ESPECIAL

TOROS LUTO Y DESOLACIÓN EN SEPÚLVEDA TRAS LA MUERTE EN LA ARENA DEL DIESTRO VÍCTOR BARRIO



«Papá, ¿por qué están tan serios todos estos señores?», pregunta una mocosa de cuatro años a su padre mientras recorren algunas salas de retratos del Museo del Prado. Certero el disparo de la niña. Al poder le gusta verse representado justo así: grave, sin sonrisas, circunspecto, transmitiendo autoridad, comunicando capacidad de mando, destilando carisma y autocontrol. «Pocos ven cómo somos, pero todos ven aquello que fingimos ser», dijo Maquiavelo. Su filosofía apenas ha cambiado desde la época clásica.

Lo sabe bien el fotógrafo francés Olivier Rolier (Estrasburgo, 1971), quien desde hace tiempo se dedica a estudiar los distintos rostros del poder. Rolier ha fotografiado a algunos de los más poderosos del mundo actual: presidentes, ministros, hombres de las finanzas internacionales, personalidades de la cultura, famosos mediáticos...

En 2008, el Museo del Louvre le encargó que captara con su objetivo algunas de las más significativas esculturas de la Roma Antigua. Rolier inició así un viaje por los más notables museos del mundo para estudiar la representación histórica del poder, que ahora culmina en el Palazzo Altemps de Roma, donde 18 fotografías suyas de potentes actuales de vario pelaje se confrontan con sus sugerentes imágenes de esculturas clásicas de dioses, de emperadores y de otras personalidades de la Roma antigua. El emperador Augusto frente a Claudia Schiffer, Luis XIV cara a cara con Julio César, Jeanne Moreau aguantándole la mirada a Artemisa, el militar Germánico compartiendo espacio con el ex jefe de los servicios secretos franceses... Los emperadores del pasado ante los del presente.

«El mundo parece haber cambiado, y en muchos aspectos lo ha hecho. Pero hay unas líneas que son constantes, y una de ellas es la representación del poder. En ese sentido, apenas nada ha cambiado», sentencia Paulo Pérez Mouriz, comisario junto con Guillaume Maitre de la exposición *Imágenes de poder*, que hasta el próximo 31 de julio se puede contemplar en el Palazzo Altemps en Roma, a dos pasos de Piazza Navona, y que posteriormente viajará al Museo Egipcio de Turín.

Pongamos por ejemplo el caso de Augusto. Fue el primer emperador romano y, como tal, se vio en la complicadísima tesitura de tener que convencer a sus conciudadanos, amantes entregados como eran de la República, de

Luis XIV, el más fuerte rey de Francia.
OLIVIER ROLLER

aceptar la naturaleza absoluta de su poder imperial. Fue muy listo: se presentó a sí mismo como continuador de los valores republicanos. Y, para subrayar todo eso, echó mano del arte. A fin de acentuar su perfil de paladín de la tradición, retomó el estilo de las estatuas helénicas de la Grecia del siglo V a.C. y se hizo inmortalizar vestido de cónsul, de pontífice máximo o de general victorioso, destacadas figuras todas ellas del período republicano.

El arte se convirtió de ese modo en uno de los principales medios de comunicación ideológica de Augusto, siguiendo un modelo preciso y global ordenado por el propio emperador. Sólo en Roma se erigieron más de 80 estatuas con su imagen, y se extendió la posesión de objetos personales con su efigie como signo de lealtad hacia él. «Augusto era muy consciente de la fuerza de las imágenes y de la importancia de representar adecuadamente el poder», destaca Paulo Pérez Mouriz.

El caso es que el emperador Augusto era un hombre enfermizo y de aspecto bastante encienque. Sin embargo, no permitía que las esculturas dejaran entrever en absoluto esas debilidades suyas. Tampoco eso ha cambiado mucho en la actualidad: los poderosos se siguen esforzando por presentarse ante los demás del modo



más gallardo posible, aunque en la época de los medios de comunicación de masas tengan que recurrir a otras estrategias para lograrlo. Pero ahí está el Photoshop (la versión moderna de la manipulación escultórica clásica), o el botox y los trasplantes de cabellos a los que ha recurrido el ex primer ministro italiano Silvio Berlusconi o las alzas en los zapatos del ex presidente francés Nicolas Sarkozy... Rachida Dati, la siempre elegantísima y guapa ex ministra francesa de Justicia, se puso como una furia con Rolier por no sacarla agraciada en el retrato que le hizo, sino con una expresión crispada, forzada, antinatural, y que en el fondo la retrataba a la perfección.

Dadas las gigantescas dimensiones del Imperio Romano, en muchas partes del mismo la única imagen que se co-

Un jefe del DGSE, servicio secreto francés.

nocía del emperador era la de esas estatuas que lo mejoraban y hasta lo divinizaron, y que sacaban en desfiles y festividades importantes en representación suya. Una de las esculturas de la exposición, por ejemplo, es una de Augusto encontrada a finales del siglo XIX en Sudán.

Esa pieza, como otras de las que componen la exposición del Palazzo Altemps, muestra a Augusto espléndido: guapo, firme, exudando dominio, consciente de su sitio en el mundo, exponiendo potestad de mando. Rolier sin embargo ha buscado incansable al otro Augusto, y lo ha encontrado: ha fotografiado una escultura del emperador concentrándose en su mirada hasta ser más elocuente incluso que la estatua misma, revelando detalles en los que no repara el visitante.

La mirada de Augusto que ha captado Rolier es cansada, de desencanto. «Augusto estaba entonces en la cumbre de su poder, pero esa mirada transmite la conciencia de que su poder era pasajero y finito, su convicción de que apenas quedaría nada del mismo», sentencia Pérez Mouriz. «Todos tememos a la muerte, y la gente poderosa quizás más que el resto. Creen que si son famosos dejarán alguna traza en el futuro. Pero ninguna de esas marcas perdurará. El poder representa el viejo sueño de desafiar al tiempo, aun sabiendo que el tiempo es más fuerte. El hombre poderoso sabe que se trata de una lucha perdida. Y eso es algo que a mí me conmueve y que hace plenamente humanos a los poderosos», asegura Olivier Rolier.

«La antigüedad nos enseña eso: cualquier imperio, incluso el Imperio Romano, el más grande de la Historia, está destinado a desaparecer. Al final sólo quedarán ruinas».

Sólo quedan los intentos vanos por desafiar al tiempo. Ahí están las estatuas griegas y romanas, que llevaban genitales pequeños, porque un pene grande venía a significar un escaso control de los impulsos y la incapacidad de actuar con moderación. Y también son pocos los poderosos romanos representados con barba: aunque para los antiguos griegos la barba era símbolo de virilidad, para los romanos (que comenzaron a afeitarse precisamente para diferenciarse de los griegos) la barba era considerada un signo



Claudia Schiffer, incluida en el poder.

de dejadez y de miseria. El emperador Adriano, un busto del cual abre la exposición del Palazzo Altemps, fue el primero de todos los césares en dejarse crecer la barba, allá por el siglo II d.C. Y Plutarco dice que lo hizo para ocultar las cicatrices en su rostro.

El uso del arte con fines políticos es tan evidente que ya Platón, en *La República*, dejó taxativamente fuera de su proyecto utópico de estado ideal a los artistas. Aunque no revela con detalle los motivos de esa exclusión, parece razonable pensar que la decisión de Platón se sustenta en una poderosa



razón: la capacidad de influencia que le reconoce al arte y el enorme peso que, por tanto, puede jugar en la vida política. Porque, al contrario que la filosofía, el arte apela sobre todo a las emociones, una de las esferas más sensibles. Y entrar en esa esfera da la posibilidad de intervenir en la dimensión política.

A eso se añade además que, hasta una época casi reciente, los artistas trabajaban fundamentalmente bajo encargo, lo que les obligaba a cierto grado de servidumbre a la persona que les mantenía. El historiador de arte y académico francés Jean Clair derrumbaba de hecho en su ensayo *La responsabilidad del artista* (1997) el mito del artista rebelde y pelotón, destacando la complicidad más o menos consciente con el poder de la mayoría de los pintores.

Aunque obviamente siempre ha habido excepciones, artistas que han conseguido plasmar el alma verdadera del poder. Como Velázquez, que cuando concluyó su retrato del Papa Inocencio X y se lo mostró al pontífice tuvo que ver cómo este fruncía el ceño y le soltaba: «Troppo vero!» (demasiado veraz). A Inocencio X no le gustó ese óleo que le plasmaba de manera tan realista, sin suavizar sus defectos ni idealizarlo.

«A los poderosos no les vemos nunca, los imaginamos», destaca Rolier. Es justo por eso lo que a ojos de este artista les hace tan interesantes: «Una vez eran los emperadores romanos, hoy son banqueros, diplomáticos, publicitarios, políticos... No importa el nombre, sino el rostro que esconde la voluntad de conquistas».

Pero esa representación del poder que ha perdurado durante siglos comienza ahora a resquebrajarse por la hegemonía cultural del *selfie*, esa práctica socialmediática de la que tanto echan mano los poderosos de hoy en día y que está decretando la muerte definitiva de la representación clásica del poder.

La actriz francesa Jeanne Moreau.

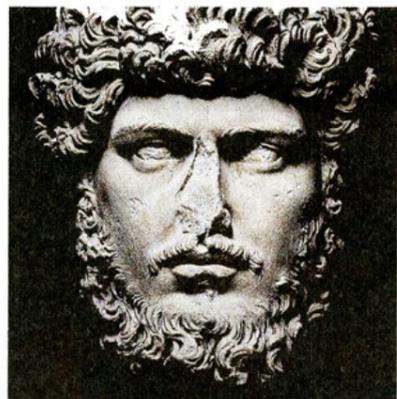


Les arts

Adrien Goetz

Jules César fait mauvaise figure

classique des « têtes d'expression », des grimaces de Franz-Xaver Messerschmidt au XVIII^e siècle, il pousse à bout l'anatomie des visages. Quand les modèles voient dans un magazine le résultat de ces séances de pose épuisantes et drôles durant lesquelles Roller, qu'ils ont trouvé sympathique, poussait des cris de sauvage, tournait autour d'eux, posait des questions décalées, c'est trop tard. Ils sont immortels. Certains des portraits qui ont le plus déplu aux modèles sont des chefs-d'œuvre, et tant pis. À son tableau de chasse : Jeanne Moreau, Jacques Attali, BHL, le général Morillon, Umberto Eco... En 2008, Roller a eu une idée de



Lucius Verus, empereur romain de 161 à 169 après Jésus-Christ. ROLLER/GALERIE SPAZIO NUOVO

génie : se comporter de la même manière avec les grands hommes de la Rome antique. Il est allé voir Jules César au Musée d'Arles exactement comme il aurait rendu visite à un homme politique local, avec le même matériel, un écran gris, deux réflecteurs bricolés par ses soins, et ses appareils. On l'a vu à la Glyptothèque de Copenhague, au Musée de Cagliari en Sardaigne, le mardi dans les salles du Louvre, traquant ses proies. Le résultat est exposé à Rome, il est sublime. Digne de Suétone et de Montherlant. Les empereurs de Rome étaient idéalisés, Roller aurait donc pu échouer. Mais il a capté les marques

du temps, le nez qui manque, l'usure du marbre. Son Lucius Verus est majestueux et blessé, son Caligula a l'air d'un garçon fragile, son Titus semble avoir été cogné à mort par Bérénice. Il nous dit que les empires disparaissent, on le savait, mais on ne l'avait pas encore vu avec cette violence que connaissent bien les enfants qui jouent au chamboule-tout place Navone. C'est un avertissement : les Romains, maintenant, c'est nous. ■ « Olivier Roller - Figures du pouvoir », Galerie Spazionuovo Contemporary Art and Design, à Rome, jusqu'au 7 janvier. www.spazionuovo.net et www.olivierroller.com

Le Figaro, Octobre 2011

Spazionuovo

Figure di potere di Olivier Roller

Sono volti importanti, «Figure di potere» secondo il nome dato alla prima mostra personale in Italia di Olivier Roller, apprezzato fotografo francese esperto di ritrattistica contemporanea. L'esposizione, alla galleria «Spazionuovo» in via d'Ascanio (è in programma fino al 7 gennaio del 2012) ha ottenuto l'alto patrocinio dell'Ambasciata di Francia, ed è curata da Peter Benson Miller e Paulo Pérez Mouriz, che hanno selezionato dodici opere inedite: sontuose effigi di sculture antiche conservate nei più prestigiosi musei del mondo, dove i volti fluttuano nel tempo, e ostentano le loro imperfezioni scannate nella pietra.

Quando il Louvre di Parigi commissionò a Olivier Roller una prima serie di fotografie raffiguranti busti di imperatori romani, l'artista era lungi dall'immaginare che avrebbe intrapreso un viaggio senza tempo nell'anima profonda del potere. Un viaggio che lo ha portato anche a ritrarre, con grande successo, i grandi nomi dei media, della politica e della finanza internazionale. Ma questa volta le figure di potere sono in pietra e Roller afferra le statue strappandole dall'oscurità e dall'oblio, con una elaborazione che riesce a cogliere dimensioni diverse.



Lucio Vero
Uno dei personaggi ritratti nelle fotografie di Olivier Roller sui volti del potere. L'originale della scultura è al Louvre di Parigi

L'imperatore Caracalla sembra «respirare» grazie a stimate di pietra che sembrano pelle. Agrippa, in chiaroscuro, pare celare zone d'ombra. Lucio Vero, maestoso, è quasi divino malgrado l'assenza del naso, eroso dal tempo. Caligola, sconcertante, appare come un bambino. E Giulio Cesare, pensoso, invita alla riflessione sulla vanità del potere. «L'uso che Olivier Roller fa della fotografia - afferma Peter Benson Miller - ricorda il modo in cui i ritratti ufficiali venivano copiati ed inviati in ogni angolo dell'impero per promuovere il culto dell'imperatore e rafforzare il legame con Roma e le sue province più remote». E sono «di un'attualità bruciante», secondo i curatori.

Lilli Garrone

© RIPRODUZIONE RISERVATA

Corriere Delle Sera, Octobre 2011